

Et comme couronnement, il y eut la grande catastrophe de France. L'armée française s'est effondrée et la nation française a été précipitée dans un désarroi complet et, jusqu'à présent, irréparable. Le Gouvernement français avait, de son propre mouvement, pris envers nous l'engagement solennel de ne pas conclure de paix séparée. Son devoir, comme son intérêt aussi, lui imposait de se retirer dans l'Afrique du Nord, d'où il aurait dirigé l'empire français.

En Afrique, grâce à notre aide, sa force navale aurait été écrasante; reconnu officiellement par les Etats-Unis, il aurait pu utiliser toutes les réserves d'or qu'il avait accumulées de ce côté-ci de l'océan. L'Italie eût peut-être été obligée, en l'occurrence, de mettre bas les armes avant la fin de 1940 et la France aurait encore sa place au sein des nations alliées et à la conférence des vainqueurs.

Mais les généraux ont induit leur gouvernement en erreur. Lorsque j'ai prévenu celui-ci que la Grande-Bretagne continuerait seule la lutte, quelle que fût sa décision, les généraux ont déclaré au premier ministre et à un cabinet divisé: "D'ici trois semaines l'Angleterre se sera fait tordre le cou comme un poulet." Quel poulet! Quel cou!

Quelle différence, monsieur l'Orateur, entre cette attitude et celle des vaillants et courageux Hollandais, ces alliés vivants et forts qui n'ont pas cessé de lutter. Leur vénérable reine et leur gouvernement sont en Angleterre, tandis que leur princesse et ses enfants ont trouvé parmi vous asile et protection. Le peuple hollandais défend son empire avec un courage et une ténacité opiniâtres, sur terre, sur mer et dans les airs. Ses sous-marins infligent chaque jour de lourdes pertes aux brigands japonais qui voudraient s'emparer des richesses des Indes orientales et ravager et exploiter leur fertilité et leur civilisation.

L'empire britannique et les Etats-Unis se portent au secours des Hollandais. Nous entrons tous ensemble dans ce nouveau conflit contre le Japon. Nous avons souffert ensemble; c'est ensemble que nous conquerrons. Mais les hommes de Bordeaux, les hommes de Vichy, n'ont pas voulu suivre cette voie. Ils gisent accablés aux pieds du conquérant. Ils ont rampé devant lui. Et qu'ont-ils obtenu? La population du fragment de la France qu'on leur a laissé est tout aussi impuissante, tout aussi affamée, tout aussi misérable que celle des régions occupées, parce que plus divisée.

Comme le chat tourmente la souris, Hitler ne cesse de la harceler. Un jour il libère quelques milliers de prisonniers épuisés parmi le million et demi ou le million et trois quarts de ceux qu'il détient. Ou bien, il fait

fusiller cent otages français pour faire sentir sa puissance. Et c'est de ces coups et de ces faveurs que s'est contenté le gouvernement de Vichy pour vivre, du jour au lendemain. Mais même cela ne durera pas indéfiniment. Pour l'heure, il peut être conforme aux plans d'Hitler de les écarter. Leur unique garantie, c'est la bonne foi d'Hitler, pareille à la morsure de la vipère et à la piqûre de la guêpe, comme chacun le sait. Des Français ont refusé de fléchir le genou et, sous la conduite du général de Gaulle, ont continué le combat aux côtés de leurs alliés. Les hommes de Vichy les ont condamnés à mort, mais neuf Français sur dix dans toute l'étendue de la terre de France naguère heureuse et souriante éprouvent pour eux un respect qui grandira dans l'avenir.

Mais maintenant des forces puissantes sont à l'œuvre. La fortune a tourné contre le Hun. La Grande-Bretagne, dont les hommes de Bordeaux prévoyaient et espéraient la fin, la Grande-Bretagne, entourée de son empire, a porté toute seule le poids de la guerre durant une longue année, dans la partie la plus sombre de la vallée. Sa force grandit de jour en jour. Vous pouvez le constater au Canada. Quiconque connaît le moindrement nos affaires sait qu'à très bref délai nous aurons, pour toutes les formes d'équipement, la supériorité sur ceux qui nous ont surpris, quand nous avions le désavantage de n'être qu'à moitié armés.

Sous la direction de leur valeureux chef Joseph Staline, les armées russes livrent de furieux combats avec un succès croissant sur le front de mille milles de leur pays envahi. A la tête d'une armée composée de soldats anglais, sud-africains, néo-zélandais et hindous, le général Auchinleck terrasse et balaye les forces allemandes et italiennes qui avaient tenté l'invasion de l'Egypte. Non seulement les balaye-t-il dans le désert, mais encore un grand nombre de soldats ennemis se sont noyés en cours de route, sous les coups portés par les sous-marins anglais et la Royal Air Force, dans les rangs de laquelle les escadrilles australiennes font leur part. Au moment où je parle cet après-midi, une bataille importante se livre aux environs d'El Agedabia. Ne tentons pas d'en prédire l'issue, mais je suis très confiant. Tous ces combats en Libye prouvent qu'à armes égales et avec l'appui voulu de l'aviation, nos hommes l'emportent sur les hordes nazies.

En Libye et en Russie, des événements d'une grande importance et de la portée la plus encourageante, ont eu lieu. Mais l'événement le plus considérable, c'est l'entrée en guerre de la puissante république américaine, et dans des circonstances qui indiquent que, pour elle, l'issue du conflit ne peut être que la mort ou la victoire.